



Du bon usage des *petites arnaques*

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

La langue pendante, en traînant les pieds dans le quartier de Gyeong-bokgung, je lance à mon fils: «Tu as conscience que ton papa n'est pas tout à fait comme les autres?» Il me tend un bras, me tire par la main et me répond: «Oui, il rigole tout le temps et il est toujours fatigué!»

Pour reprendre un peu de forces, je m'arrête devant un stand. Un vieux monsieur vend des châtaignes. Je lui file à peu près cinquante francs suisses et il me donne un minuscule sachet avec quatre ou cinq bams – comme on les appelle ici – qui se courent après. Il en rajoute un et, tout sourire, me dit: «Ça, c'est cadeau de la maison». Absourdi, je fourre le maigre butin dans ma poche, tends la main pour recueillir la monnaie et, surprise, je ne reçois que quelques billets, l'équivalent d'à peine dix francs suisses. De deux choses l'une: soit les bams valent leur pesant d'or, soit je me suis fait rouler propre en ordre. Peu importe, après tout. C'est peine perdue, alors pourquoi en faire une maladie? Sitôt les châtaignes refroidies, Augustin et moi nous jetons sur la pitance et, tous deux, nous restons tout à fait ébahis, carrément bouche bée. Non seulement ça nous a coûté un saladier mais en plus, c'est infect...

C'est dans ces moments-là qu'il s'agit de mettre la vie spirituelle, la pratique au cœur de tout: ne pas se laisser saisir par la colère, la déception et tirer, si j'ose

dire, tranquillement les marrons du feu. Augustin, tout à sa joie, court dans tous les sens. Il y a une circulation d'enfer, les voitures foncent, les klaxons retentissent et voilà que soudain, je suis gagné de panique. Et si un jour l'un de mes enfants devait être happé par ces rapides véhicules qui ne pardonnent pas? Je regarde le sachet dans ma main et je me dis qu'on pourrait profiter de l'occasion pour délivrer une utile leçon de prudence. Au carrefour le plus bondé, je jette minutieusement trois marrons sur la voie près des passages cloutés: «Augustin, regarde, celui-là, c'est Céleste, celui-ci, c'est toi et l'autre, tout là-bas, c'est Victorine. Observe bien!» Il ne faut pas trente secondes pour qu'Augustin s'écrie: «Tiens, Victorine s'est fait écraser! Regarde, Céleste est à moitié aplatie et moi je suis toujours entier. Ah non papa, un camion vient de me rouler dessus!» On rigole, on sourit comme nous avons ri un peu jaune tout à l'heure aux côtés du marchand qui nous a visiblement pris pour des abrutis.

Il est quelques grandes lois sur un chemin spirituel, lois que le sens commun le plus élémentaire confirme. Par exemple, ne pas se compliquer la vie, ne pas en faire un drame. Je peux m'ulcérer contre le malheureux vendeur de châtaignes ou, tout simplement, oublier, me rendre disponible à autre chose, lui souhaiter même une excellente journée pour que le bien triomphe. La bonne humeur est si fragile, à la merci de la première déception venue. Il est dès lors utile de repérer ce qui la réveille. Un film rigolo, un repas succulent, une lecture convertissante et, surtout, cette capacité à passer à autre chose, à aller de l'avant.

Nous livrer à l'ascèse n'a rien de pénible ni d'affligeant. C'est d'abord apprendre à digérer, à accueillir ce qui ne se présente pas comme nous l'avions prévu. Ne partir en guerre contre rien ni qui que ce soit. L'esprit dualiste oppose tout: la gaieté et la tristesse, la colère et la tranquillité. Quand il s'agit de trouver la confiance au cœur même de l'agitation. La pratique formelle, cette heure de prière et de méditation journalière, porte des fruits immenses. Elle nous fait avancer millimètre par millimètre vers la paix, la joie et

“ *La bonne humeur est si fragile, à la MERCI de la première déception venue* ”

l'amour. Cependant, le quotidien nous offre mille et une occasions d'exercices informels: ne pas se perdre dans d'inutiles justifications, oser vivre sans pourquoi (si je commence à me demander quelles étaient les intentions du marchand et comment j'aurais dû réagir, je n'ai pas fini de me casser la cervelle). Et surtout, nourrir, protéger, cultiver la joie qui habite au fond de notre cœur. En fermant la porte de la maison, je repense aux trois marrons qui ont terminé leur carrière sous des pneus de bagnoles. Ici et maintenant, fondamentalement, qu'est-ce qu'il me manque? Rien, même pas de bonnes châtaignes... ■

ALEXANDRE JOLLIEN

A 39 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.